

Collège des Bernardins

— Printemps 2019 —



CROIRE ou SAVOIR *faut-il choisir?*



COLLÈGE DES
BERNARDINS

Prendre soin de l'âme des hommes

« Nul n'est propriétaire de la vérité »

Foi et science
ont-elles la raison en commun?

Une promesse pour notre humanité

ENTRETIEN

« Nul n'est propriétaire de la vérité »



Promouvoir un sursaut d'humanisme en temps de haine c'était le sens du débat organisé le 29 janvier au Collège des Bernardins par le projet Montesquieu. Ce groupe de réflexion réunit des croyants juifs, chrétiens et musulmans ainsi que des non-croyants autour de grandes questions de société. Rencontre avec l'une de ses fondatrices, l'écrivaine et psychanalyste Julia Kristeva.

Comment est né le projet Montesquieu ?

J.K. En 2011, le pape Benoît XVI organisait à Assise les Journées pour la paix et la justice dans le monde. Toutes les religions étaient présentes et, à leur côté, une petite délégation de non-croyants. En échangeant quelques mots avec Benoît XVI, je fus frappée par l'intense curiosité de son regard soutenu. Pour cette personne, pensais-je, toute rencontre est une joie qui soulève, un événement. Au nom de notre petit groupe, j'ai proposé « Dix principes pour l'humanisme du XXI^e siècle ». En prenant ensuite la parole, le pape m'a semblé résumer notre engagement de paix et de justice face aux tensions du monde par cette idée inoubliable : « *Nul n'est propriétaire de la vérité.* » En rentrant, je confiais mon émotion de cette rencontre et mon



JULIA KRISTEVA

Linguiste, psychanalyste et femme de lettres, Julia Kristeva est professeure émérite de l'université Paris-Diderot.



souhait de la prolonger à Paris à mon ami Antoine Guggenheim, alors directeur du pôle de recherche du Collège des Bernardins, à Michel de Virville, aujourd'hui directeur honoraire du Collège, et à Richard Prasquier, alors président du Crif. Début 2012, l'affaire Merah éclatait en France, entraînant une recrudescence de racisme, d'antisémitisme et d'islamophobie. « *Nul n'est propriétaire de la vérité* » devint la devise du projet Montesquieu.

Quel est son objectif ?

J.K. Là encore, les propos du pape tenus à Assise sont notre manifeste: « *Il s'agit [...] de nous retrouver ensemble [croyants et non-croyants] pour s'engager résolument pour la dignité de l'homme et servir ensemble la cause de la paix contre toutes sortes de violences destructrices du droit.* »

Le groupe réunit une grande diversité de profils : est-ce un critère ?

J.K. On y trouve en effet l'imam Tareq Oubrou, Jean-Paul Delevoye, aujourd'hui haut-commissaire à la réforme des retraites, mais aussi le rabbin Yann Boissière ou le père Éric Morin... La diversité des profils est une caractéristique du groupe. Dans mon travail, je reviens souvent à Duns Scot, qui affirmait au XIII^e siècle que la vérité ne réside pas dans les idées abstraites ni dans la matière opaque, mais dans *cet homme-ci*, dans *cette femme-là*. Nous sommes cette personne-ci, cette personne-là et nous essayons de croiser nos questionnements. Tout en représentant différents courants de pensée et sans être mandatés par aucun, nous avons le souci du temps présent et la volonté de penser les impasses (la question de l'identité, de l'étrangeté, de la nation...). Surtout, nous cultivons un esprit analytique grâce auquel nous acceptons de questionner nos traditions respectives, religieuses ou humanistes, reconnaissant leurs apports sans les crispier dans des fondamentalismes. Le groupe se structure aussi au gré de l'actualité. Par exemple, en 2013, nous avons invité Vincent Peillon à nous rejoindre pour évoquer l'enseignement des religions à l'école.

Quel regard portez-vous sur le contexte actuel ?

J.K. Les attentats ont aggravé la réception sociale de la question interreligieuse. La certitude nihiliste des uns croise l'exaltation fondamentaliste des autres et la République se trouve devant un défi historique qui touche au fondement du lien entre les humains... Sommes-nous capables d'affronter cette crise de la croyance ? Nos sociétés sécularisées ont négligé le besoin de croire et oublié la richesse des valeurs véhiculées par l'histoire religieuse de l'humanité. Lorsque j'écoute les gilets jaunes, ce qui me frappe, c'est la permanence d'un besoin de croire que rien n'assouvit. « On ne croit pas » clament-ils. en aucune religion, aucune idéologie et surtout en aucune parole politique. Mais *Homo sapiens* est un *Homo religiosus*. Je suis persuadée qu'en prenant au sérieux ce besoin de croire, nous pourrions mieux affronter les dérives intégristes des religions d'une part et les impasses des sociétés sécularisées d'autre part. Le projet Montesquieu essaye de mettre en perspective ce besoin de croire grâce à la philosophie, aux sciences humaines ou à la psychanalyse, et grâce au débat entre croyants des trois monothéismes.

Julia Kristeva
Cet incroyable
besoin de croire

Julia Kristeva,
Cet incroyable besoin de croire, édition augmentée,
Bayard, 2018



Dialoguer pour prévenir la violence

Débat entre Philippe Val, ancien directeur de *Charlie Hebdo*, et Tareq Oubrou, imam de Bordeaux
bit.ly/Mardis-dialoguer



← Le 29 janvier 2018, Philippe Val, Tareq Oubrou, Jean-Paul Delevoye, Yann Boissière et Laurent Schlumberger se sont rencontrés au Collège des Bernardins, à l'initiative du projet Montesquieu ; débat animé par Catherine Escrive

Que vous apportent les réunions du groupe Montesquieu ?

J.K. Je ne vis pas mon implication au sein de Montesquieu comme un « engagement » social ou politique, mais comme une expérience qui me permet de mettre ma pensée en mouvement, qui la stimule. Chacun arrive avec son ego mais, progressivement, le dialogue s’instaure, les partis pris s’assouplissent, se rénovent et s’harmonisent. Cette polyphonie va à contre-courant de la dépression nationale génératrice de colères et de haines. Elle me confirme dans ma vision de la complexité humaine, sans laquelle l’humanisme ne serait qu’une illusion insoutenable.

Le projet Montesquieu a pris la parole en public pour la première fois lors d’un Mardi des Bernardins en janvier.

J.K. : Depuis la création de Montesquieu, nous sommes persuadés que les sujets que nous développons ont vocation à être partagés. Nous souhaitons que chacun se sente autorisé à ouvrir le débat sur les questions qui touchent aux religions, aux discriminations, à l’islamophobie ou à l’antisémitisme. L’an passé, la question interreligieuse s’est incarnée à travers un conflit médiatisé entre deux

textes, celui de Philippe Val et la réponse de l’imam Tareq Oubrou. Nous avons voulu montrer que les questions épistémologiques profondes que nous abordons sont étroitement liées à des blessures sociales très concrètes et actuelles, qui jaillissent sur l’actualité. Nous avons choisi d’inviter les deux protagonistes de cet échange épistolaire médiatisé pour y apporter des éclaircissements, exposer les désaccords et trouver des pistes de convergence.



Chacun arrive avec son ego mais, progressivement, le dialogue s’instaure, les partis pris s’assouplissent, se rénovent et s’harmonisent. Cette polyphonie va à contre-courant de la dépression nationale



pas d’une pensée calculante, démonstrative ou systémique, mais d’une pensée comme mise en question. C’est peut-être cela que je percevais à travers le regard de Benoît XVI lors de notre rencontre à Assise. ■

Pourquoi avoir choisi le Collège des Bernardins ?

J.K. Je pense que l’humanisme n’est possible que s’il reconnaît et réévalue sa dette envers le christianisme. Le christianisme, notamment catholique, est parvenu à appréhender la complexité de l’humain, avec cet espoir grave, tragique et comique, inimitable : « Je suis devenu question à moi-même. » L’humanisme est en ce sens un enfant rebelle du christianisme : la pensée comme interrogation, nous la devons à l’héritage grec, juif et chrétien. Il ne s’agit

METTRE NOS DIFFÉRENCES DE CROYANCES AU SERVICE DU LIEN SOCIAL

Groupe de réflexion interreligieuse et laïque, le projet Montesquieu réunit depuis près de cinq ans des chrétiens, des juifs, des musulmans et des non-croyants. Le groupe travaille en tenant compte de l’actualité, mais avec le souci de construire la réflexion, pour chercher comment nos différences de croyances peuvent être mises au service du lien social plutôt que de le détruire. Tous ses membres partagent une même conviction : « *Nul n’est propriétaire de la vérité.* »